Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 13 (2021)

Artikel: Anne-Marie Yerly. "J'achète encore mon pain et ma viande en patê"
Autor: Pharisa, François
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1048037

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

© Adrien Perritaz

Anne-Marie YERLY

«J'achète encore mon pain et ma viande en *patê*»

Impossible de parler du patois sans donner la parole à Anne-Marie Yerly-Quartenoud. Connue pour ses pièces de théâtre et la chronique qu'elle tient depuis vingt-cinq ans dans La Gruyère, *Titi Yerly, comme elle est affectueusement appelée, s'engage pour le patois depuis près de sept décennies ! Avec la vitalité et l'enthousiasme qui la caractérisent, entre souvenirs et espoirs, la Treyvalienne «se donne à connaître» comme on dit en* patê : chè bayè a konyèthre.

À quand remonte votre apprentissage du patois ?

Il s'agit bien sûr d'une histoire de famille. Le patois a bercé mon enfance, je l'ai toujours eu dans l'oreille. Mes parents, mes grands-parents, ma grand-tante et mon oncle parlaient patois entre eux. Je suis née en 1936 à Treyvaux. En 1939, nous sommes tous partis en France. Mes parents avaient acheté un domaine agricole près de Lyon. Comme nous étions à l'étranger, loin de la maison, ils tenaient beaucoup à leur patois. Je l'entendais tous les jours. Quand le domestique français, qui travaillait avec nous à la ferme, nous entendait parler *di kukârè* (les hannetons), il nous demandait : « Mais c'est quoi ces culs carrés ? » Ce sont de bons souvenirs. Peu de temps après la guerre, pendant laquelle nous avions eu la chance de ne pas subir de trop grandes privations, nous sommes revenus à Treyvaux. Ma maman avait hérité d'un domaine. Mon papa était alors déjà malade, il est décédé en 1947, j'avais 11 ans. Quelques années plus tard, vers l'âge de 15 ans, j'ai dit un jour à ma maman que je voulais apprendre à vraiment parler patois. J'aimais sa musicalité.

Votre père, Pierre Quartenoud, a eu une influence majeure sur votre amour des lettres...

Il a eu un parcours pittoresque. Il est né en France, en 1902 – mon grand-père avait déjà émigré – avant de revenir en 1908. Il a fait

l'école primaire à Treyvaux. Il était bon élève, alors on l'a dirigé vers les études, pour éventuellement embrasser le métier de prêtre. Il a commencé le séminaire, mais ne l'a pas terminé. J'ai retrouvé une lettre de sa maman qui lui disait : « Jamais nous ne te forcerons à devenir prêtre, tu peux tout aussi bien faire un bon armailli ! » Il s'est marié à 27 ans et il a tenu avec ma maman un petit magasin au village. Il était assez lettré, il avait été pigiste à *La Liberté* et avait écrit des pièces en patois qui avaient été jouées dès les années 1930. Il nous lisait beaucoup de littérature, notamment *Les Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet, *Eugénie Grandet* et d'autres romans de Balzac… Nous avions de la chance. J'ai su lire avant d'aller à l'école.

Toute votre vie, vous vous êtes investie dans le maintien du patois, pour le promouvoir et en faciliter la transmission. Quelles sont les racines de cet engagement ?

Mon époux, Joseph Yerly, et son frère dirigeaient la scierie du Pratzey, Yerly Bois SA. Ils parlaient patois avec leurs employés. À la maison, il me disait toujours de ne pas traduire littéralement, faute de quoi le patois perd sa couleur, sa saveur. Par exemple, en répondant à ces questions, « *Chè bayi a konyèthre* », littéralement « se donner à connaître ». C'est très joli, mais en français nous devrions bien sûr traduire par « se présenter ». Cette subtilité a attisé ma curiosité et mon intérêt pour cette langue.

Dans les années 1960, j'ai commencé à faire partie des associations de patoisants. Elles m'ont permis de progresser et d'affiner mes connaissances. Même si à l'époque, certaines réunions n'étaient pas très intéressantes. Puis dans l'association gruérienne, qui avait été fondée en 1984 et dont j'ai fait partie de 1996 à 2010, nous avons alors travaillé le patois, fait des recherches de mots et donné un peu plus de vie à cette belle langue.

Votre importance pour le patois est reconnue. Votre nom est désormais inscrit à l'Inventaire du patrimoine culturel immatériel du Conseil traditionnel des arts de Suisse, qui répertorie les personnes porteuses d'une tradition qui transmettent un savoir…

(Elle rit.) J'ai appris cela, c'est vrai. Mais pour le moment, cela ne me donne pas beaucoup à faire, sauf à me rengorger un peu plus !

Vous avez contribué à l'élaboration du *Dictionnaire français-patois patê-franché.* On nous a glissé que vous aviez dû parfois ménager la chèvre et le chou entre les susceptibilités des uns et des autres, entre les particularismes des patois régionaux…

Disons que tout le monde a dû faire des compromis ! Marcel Thürler, président de la Société cantonale des patoisants fribourgeois, a su s'entourer de gens de tous les districts, et pas seulement de Gruériens. Une équipe réalisait les premières épreuves, puis une autre, dont je faisais partie avec Placide Meyer et Joseph Comba, était chargée de la première correction. Nous y avons passé presque tous nos vendredis après-midi entre 2007 et 2012. Pour la dernière relecture, nous nous réunissions tous à Villarimboud et nous corrigions sur grand écran. Il n'y avait pas de « moi je ». J'insiste toujours : il n'y a pas de fautes en patois. C'est une langue orale, elle n'a pas de grammaire. Jadis, quand les gens ne se déplaçaient pas beaucoup, il y avait des différences au sein même d'un village ou d'une famille. À chacun son patois ! Longtemps, certains grands patoisants, en même temps qu'ils contribuaient à valoriser la langue, lui faisaient du tort. Ils décourageaient les jeunes

en leur intimant de se taire, parce que ces derniers ne savaient pas le patois comme eux. Jusque dans les années 1990, seules des personnes d'un certain âge ou presque parlaient patois. Les jeunes ne s'y sont intéressés que plus tard. Aujourd'hui, on donne des cours dans cinq cycles d'orientation ! À Matran, l'élève pourra dire à son professeur que sa maman prononce ô ou à, sans pour autant faire faux. C'est pour cela que je ne parle jamais de patois gruérien, mais bien de patois fribourgeois. Le patois est local, familial.

Cette langue orale parlée par des paysans, longtemps méprisée par les autorités, ne risque-t-elle pas de n'être un jour plus qu'une langue écrite, connue de quelques universitaires ?

Je conteste cette idée qui associe le patois uniquement au monde agricole. C'est une langue paysanne d'accord, mais pas seulement. Pour preuve, nous avons retrouvé des lettres d'un officier fribourgeois, qui était actif lors de la Retraite de Russie, à la Bérézina. Les soldats avaient interdiction de communiquer avec l'extérieur. Personne ne devait savoir qu'ils étaient dans la panade. Mais notre officier avait tout de même trouvé le moyen d'écrire à sa femme en patois. Je cite, de tête : *« No j'an pêrdu chèdzè tsapi brodâ. »* Ce qui donne : « Nous avons perdu seize chapeaux brodés (des officiers) » Des nobles de Fribourg savaient donc le patois. L'orthographe était alors un peu fantaisiste, puisque ce n'est que dans le dernier quart du XIXe siècle que Louis Bornet la codifiera. Un siècle plus tard, dans les années 1980, Jean Tornare, Joseph Romanens, Justin Michel ainsi que Norbert et André Brodard établissent une orthographe plus simple, celle que l'on emploie aujourd'hui, celle que j'emploie dans ma chronique « Deché-delé » dans *La Gruyère*.

« Le plus beau patois, c'est celui qu'on parle », disait Albert Bovigny. Où est-ce qu'on le parle encore de nos jours ?

La Gruyère, la Sarine, la Glâne et la Veveyse ont encore des patoisants actifs, Treyvaux aussi. J'achète encore ma viande et mon pain au village en *patê* ! C'est fantastique !

Avons-nous une estimation du nombre de locuteurs ?

C'est difficile à dire. Il y a tellement de personnes, des femmes surtout, qui assurent qu'elles le comprennent, mais ne savent pas le parler… Longtemps, on leur a dit *« Tyéchetè te châ pâ »* : « Tais-toi, tu ne sais pas. »

Pourquoi les dialectes alémaniques ont-ils mieux résisté ?

En Suisse romande, contrairement à la Suisse alémanique, il fallait parler le bon français à l'école. L'influence de la France était forte sur nos intellectuels, le Père Girard, Canisius, Hubert Charles qui affirmait : « Dépoussiérez-vous de cet idiome… », Gonzague de Reynold, etc. En Suisse allemande, le dialecte a toujours servi de carte d'identité.

Joseph Yerly, Nicolas Kolly qui a fondé l'Arbanel, le chœur des Tsèrdziniolè… Qu'est-ce qui favorise ce terreau culturel à Treyvaux ?

Dès le début du vingtième siècle, le village a pu compter sur la société de musique et de chant, créée par le curé Kaiser. En 1905, elle a joué une opérette d'Offenbach. La société a commencé à faire du théâtre en patois dès les années 1930, avec des pièces de divers auteurs. Nicolas Kolly a composé le premier opéra en patois, avec Oscar Moret et Jean-Claude Kolly. Cet opéra, *Le chèkrê dou Tsandèlê (Le Secret du chandelier)* sera d'ailleurs rejoué à Sâles l'année prochaine.

Vous contribuez vous-même à ce terreau. Vous chantez et jouez aux Tsèrdziniolè depuis toute jeune, vous avez beaucoup écrit, des pièces de théâtre, des poèmes...
J'ai surtout eu l'immense joie de collaborer avec de grands auteurs, compositeurs, metteurs en scène. J'ai écrit de nombreux chants, entre autres avec Oscar Moret, Jean-Claude Kolly, Louis-Marc Crausaz, directeur actuel des Tsêrdziniolè, Jean-François Michel. Avec André Ducret et Paulette Sciboz, nous avons créé un concert-spectacle pour les 75 ans du Groupe choral Intyamon. J'ai écrit *Têra Novala* en 1976, sur l'immigration au Brésil, que nous avons présenté sur place en 2009. J'ai également fait pas mal de traductions, adapté et mis au goût du jour quelques pièces. Notamment *La Farce de maître Pathelin (La fâcha dè Mêtre Patelin)* en 2000, ou encore *La Cruche cassée (La krutse brejya)* en 2011, le dernier théâtre que l'on ait présenté en patois. J'oublie de citer Jacques Aeby, avec qui j'ai collaboré pour *Ombres et lumières*, à l'occasion de la Fête cantonale des musiques en 1980.

Vous aviez dit dans *La Gruyère*: « L'avenir du patois ? C'est comme un bel objet de musée dont on enlève la poussière de temps en temps pour mieux le contempler. » Est-ce qu'il y aura encore quelqu'un pour le dépoussiérer à l'avenir ?
J'ai bon espoir. Des jeunes s'y sont mis, ils ont à cœur de le défendre et de le transmettre à leur tour. En 1973, j'avais participé au premier concours des patoisants romands. Nous étions une dizaine de Fribourgeois. En 2017, à Yverdon, nous étions une quarantaine de concurrents ! Bien sûr, l'on ne pourra pas parler en patois sur tous les sujets actuels, le vocabulaire traditionnel n'y suffira pas. C'est plutôt par le chant, dans les livres et, bien sûr, par le théâtre qu'il nous enchantera encore.

Propos recueillis par François Pharisa